

Extrait « Un poudroisement », catalogue *Éric Manigaud. Drawing.* éd. Galerie Houg, Lyon.

Rien n'est plus émouvant que cela : le rapt de l'ombre.

Pour un dessinateur, il le sait bien, c'est renouer avec le mythe des inventions du dessin, avec Dibutade qui prend le contour du profil de l'être aimé avant qu'il ne parte à la guerre¹.

Mais, saisir une ombre – il ne faut pas rêver – n'est pas du côté du trait ou de la ligne ; il n'y a pas plus mouvant comme limite que l'ombre. Il faut se confronter à un exercice de prestidigitateur.

Eric Manigaud s'y acharne et y parvient à chaque fois, avec crayons et graphite. L'émiettement, dansant entre la nuit et le jour, renoue avec tous les soirs et tous les matins du monde, et ce n'est pas rien.

Alors on peut, comme lui, rester ainsi des heures dans le faisceau lumineux d'une lanterne magique à saisir l'insaisissable. C'est-à-dire : à dessiner.

Car, au delà de cette première jubilation technique, ne serait-ce point cela, dessiner : saisir l'insaisissable ou du moins le tenter ?

« J'ai longtemps gardé ce fantasme de vouloir reproduire cette matière particulière (sans parler de la lumière qui infuse, car contenue, dans de bonnes conditions de projection) que j'aime appeler la chair de l'image. »

Dans cette séparation entre Lumière et Ténèbres, premier acte créateur s'il en est, le dessinateur trouve son compte et son désir. À l'infini peut se tracer cette vibration entre l'un et l'autre, entre le clair et l'obscur et sans doute entre la vie et la mort.

Mais quelle magnifique subtilité à la surface des choses !

Tout un monde graphique à caresser des yeux pour le spectateur, un crayonné vibrant, cadencé, rythmé, scandé en milliers de petits gestes, dans un fourmillement graphique,

¹ Légende à plusieurs versions, rapportée par Plinie.

l'immensité désertique d'une feuille de papier. Ici le contraste est plus marqué, le graphite vient à la charge pour rendre mieux le choc de l'érosion de ce vieux mur détruit, de cette cavité des yeux, de la trouée édentée d'un sourire fou. La surface, la « peau » de la feuille, ou la « chair » de la photo, se criblent de ces trouées ruiniformes. Les sujets photographiques en sont constellés : villes bombardées dont les immeubles se carient, boues desséchées des visages et des tranchées, cavités nasales ou orbitales incohérentes, usure des murs et plissement des tissus : ça craque, ça part en fragments, ça explose dans des parcelles de temps et de traces infinies. Il faut maintenir la lente disparition vers le rien de ces différentes figures en représentation.

Les sujets sont des abîmes².

² On imagine bien qu'avant de se lancer dans un dessin de plusieurs jours, voire de plusieurs mois, le choix de la documentation est loin d'être anodin. Plastiquement y circulent, dans les textures, certaines formes récurrentes de brisures, excavations, trouées, délabrements divers. La figure émerge par son visage ou ce qu'il en reste, ou connaît un recouvrement de terre, de tissu : un linceul. La mort est présente sans détour dans toute l'iconographie, ou presque, d'Eric Manigaud.